

PRÉFACE

CE QUI RESTE DE LA SOCIÉTÉ

par Sandra Laugier

Le pari de l'ouvrage important de Joëlle Le Marec est de s'attacher à une institution, la bibliothèque publique, et de prêter attention au nouveau sens qu'elle prend, de façon méconnue et discrète, dans les formes de vie contemporaines. Les mois de pandémie ont fait émerger à la fois la nécessité et la centralité du soin quotidien et ordinaire et les capacités des citoyen.nes à l'assurer des façons les plus diverses – mieux que la plupart des « pouvoirs publics ».

Joëlle Le Marec s'est intéressée de longue date et avec une cohérence remarquable aux diverses pratiques de *care* du public – dans et par les bibliothèques et les musées, ces lieux qui aujourd'hui semblent à plusieurs titres dépassés ou pris en main par les évolutions technologiques mais qui, comme toutes les institutions du *care*, se retrouvent en « première ligne » pour assurer la protection des vies et le lien social. Les analyses de son *Essai sur la bibliothèque* sont l'aboutissement radical de décennies d'enquête, de travail et de réflexion et mettent en évidence l'actualité politique et sociale de l'institution bibliothèque et son caractère *protecteur* essentiel à des sociétés vulnérables.

Comme institution traditionnelle, imposant des règles à ses « usager.ères », la bibliothèque apparaît comme un modèle d'institution en mutation sur laquelle il faudrait du coup expérimenter « l'innovation ». Mais elle est milieu de vie et d'expérience ; lieu d'accueil et refuge : à l'inverse des espaces « tiers » ou marginaux, c'est un espace *intérieur* de liberté par rapport à une société quadrillée de normes. La perte (fréquente) de ces lieux lors des mois de confinement a permis de comprendre l'importance des « liens faibles » qui y sont tissés, et leur dimension proprement morale, les nouvelles pratiques de *care* qu'elles inventent. Les enquêtes et conversations évoquées dans l'ouvrage font découvrir l'étendue des fonctions et actions de la bibliothèque, qui élargissent ainsi le champ de la *culture* en tant que telle, car c'est précisément comme lieu d'accueil *dans* les livres qu'elle acquiert son agentivité.

Il y a un caractère profondément énigmatique de ce rôle des bibliothèques, que l'on saisit même quand on ne les fréquente pas régulièrement – je pense à ces personnes croisées dans le métro, plongées dans la lecture d'ouvrages empruntés, parfois très gros, la file mélangée de ceux qui attendent leur tour pour entrer à la Bibliothèque nationale de France (BnF), devant les cinémas. Je pense au moment de Nuit debout, où les jeunes occupant.es nous réclamaient... « des cours » et créaient une bibliothèque spontanée. Le présent livre

élucide ce mystère sans le banaliser. C'est une pragmatique de la culture qui est ainsi mise en évidence et honorée: Joëlle Le Marec explore la capacité de la bibliothèque à «tenir et entretenir» une promesse démocratique, sans cesse mise à l'épreuve et consolidée par la société elle-même, mieux que les chercheur.es et auteur.es. La bibliothèque est le «théâtre silencieux» d'une bataille contemporaine pour récupérer et entretenir les formes de savoirs et des manières d'habiter dont on a besoin partout et plus que jamais.

Au travers de la découverte de cette forme de vie centrale, la.le lecteur.rice trouvera dans ce livre des avancées théoriques impressionnantes, que nous pouvons résumer sous quatre catégories.

AU PLAN ÉPISTÉMOLOGIQUE

Une réflexion sur le savoir comme forme de vie sociale, et les modalités de son appropriation par les citoyens. Les savoirs de l'enquête s'élaborent dans l'enquête elle-même, comme ensemble de pratiques d'attention qui se déploient hors des laboratoires dans des «terrains» rencontrés. Les capacités du public à la connaissance se révèlent dans des espaces que décrit l'ouvrage. On se rappelle que l'enquête, chez Dewey, est une procédure au terme de laquelle une «communauté d'enquêteur.rices» parvient à résoudre une situation à laquelle elle se trouve confrontée. Elle exige un engagement pratique et épistémique, mais qui n'a rien à voir avec des compétences individuelles ou un «sujet de connaissance». Elle se contente d'appréhender les membres d'une société *tels qu'ils sont* au moment où ils doivent s'engager dans une recherche collective.

Les savoirs construits à la bibliothèque naissent des liens qui s'établissent entre plusieurs types d'enquêtes simultanées qui s'y déroulent: celle des chercheur.es, celle des lecteur.rices, celle des bibliothécaires. La bibliothèque apparaît alors non seulement comme lieu de savoir et de culture mais comme un lieu où est sans cesse réanimée l'idée du savoir comme forme de vie sociale.

AU PLAN POLITIQUE

Cette démocratie de la connaissance ne renvoie pas à un régime ou à des institutions mais à cette procédure expérimentale. Le *principe démocratie* est une entreprise collective de production de connaissances pour l'action, à laquelle tout individu concerné par un problème public contribue. C'est cette épistémologie et cette politique qui se résume pour l'auteure par un «caractère accueillant» de la norme politique. Elle remet en cause la hiérarchie établie entre profanes et savant.es qui attribue à ces derniers le monopole légitime de la production du savoir scientifique, tout comme l'idée même de démocratie

fragilise la distance entre professionnel.les de la politique et citoyen.nes ordinaires. Dans les deux cas, la contestation de cette hiérarchie repose sur une revendication : présenter la science, la culture et la politique comme des biens publics – le *public* étant alors défini comme l'ensemble de celles et ceux qui sont affecté.es par les décisions.

AU PLAN SOCIAL

Au-delà de la pratique et de l'accueil des bibliothèques, l'ambition du livre est bien de définir, dans le nouveau contexte de vie qui est le nôtre, ce que c'est que *faire société* – non pas des structures de pouvoir et de profit, mais des liens tissés par le travail d'innombrables «*petites mains*» : le *lien* comme dans la métaphore que propose Wittgenstein du câble constitué de centaines de fibres dont aucune ne fait toute la longueur mais qui en constituent la solidité d'un bout à l'autre. La bibliothèque est pensée sur ce modèle – un tissage de la vulnérabilité, de la pluralité et de la solidité des publics. À la fois un respect de ce que dit l'interlocuteur et l'attention aux capacités morales des acteur.rices. La bibliothèque selon Joëlle Le Marec est faite de sociabilités enchevêtrées, légères, qui réunissent les générations, capacités et origines. L'auteure cite ainsi une des personnes rencontrées à la BnF qui parle du réconfort de voir «*tous ces jeunes qui étudient ici*» notant le contraste avec la tonalité de ce qu'on entend dans les médias à propos de la jeunesse – ou des «*quartiers*» où pourtant l'organisation de l'aide a été exemplaire lors de la pandémie.

AU PLAN MORAL

Joëlle Le Marec, comme toujours, met en évidence l'importance de la conversation, comme «*entretien*» à tous les sens du terme et *care* des interlocuteurs : une pratique institutionnelle ordinaire qui engage la ou le chercheur.e. Être public c'est se *prêter* à une institution pour en être à la fois usager.ère mais aussi *membre*. C'est éviter une attitude condescendante (que j'ai moi-même rencontrée dans mes travaux sur la culture populaire) chez nombre de chercheur.es par rapport aux «*gens*», même quand c'est pour louer la robustesse de leurs cultures ou de leurs convictions : comme si la ou le chercheur.e savait d'avance ce qui leur convient et ce qu'ils pensent. De ce point de vue aussi, cet ouvrage, dans son indifférence assez radicale et réjouissante aux discours de généralité sur les publics, est un modèle de culture démocratique, ancré dans la confiance en soi et en les interlocuteur.rices.

Le souci des bibliothécaires pour l'entretien quotidien de pratiques de savoir relève aussi d'une dimension fondamentalement morale. Elle relève

comme indiqué souvent du *care* défini par Gilligan et Tronto comme pratique morale et politique consistant à tenir, aider à tenir, réparer: « dans le traitement des demandes quotidiennes des lecteur.rices, quelles qu'elles soient » ou dans les conduites d'usager.ères ordinaires, comme celle de la jeune fille qui « après une hésitation reste à sa place après qu'un lecteur dont les vêtements sentent la vie dans la rue » s'installe. Cette morale ordinaire n'est pas le moindre enseignement du livre, qui contribue, comme tant de livres qui y sont évoqués, à nous (faire) « grandir ».

C'est bien dans sa capacité d'intégrer et de permettre à chacun.e de décider *ce qui compte* que la forme-de-vie-bibliothèque crée un rapport au savoir d'une puissance critique inattendue. Les philosophies du *care* associées aux approches pragmatiques mais aussi aux épistémologies du point de vue, à l'écoféminisme, aux épistémologies des Suds¹, aux études intersectionnelles, questionnent le caractère social, genré, et tout simplement « privilégié » des critères techniques de scientificité qui veulent désormais s'imposer aux sciences et aux pratiques sociales.

Dans la grande bibliothèque des « savoirs situés » qu'appelle ce livre, de nouveaux domaines de la science accomplissent un travail de reconnaissance envers des invisibles et des collectifs. La bibliothèque propose ainsi un paradigme de l'hospitalité et de la diffusion de la culture, bien plus effectif qu'une culture numérique souvent identifiée à de la démocratisation, mais dont le livre démontre qu'elle est socialement moins inclusive. Elle propose aussi un nouveau modèle professionnel: « être chercheur.e consiste à être *public des publics* » et à participer à l'élucidation de cette condition cognitive, éthique et politique.

C'est sur ce point que le travail d'enquête montre sa puissance de contestation – dissimulée sous la douceur de la conversation. Ces nouveaux domaines des sciences sociales ne sont guère soutenus par les institutions académiques, et sont négligés, au mieux, par le discours de l'innovation – qui pourtant partage avec eux la volonté d'élargissement de l'accès à la science. Ils ne doivent leur force qu'à leur popularité, leur accessibilité et leur percée remarquable chez les usager.ères des universités, dans les structures culturelles, auprès des publics militants². Ils répondent très exactement à *ce qui se passe* dans ce livre et à une demande collective de savoirs de la confiance, de l'attention, de l'ordinaire, des minoré.es. La forme de vie-bibliothèque les réclame et c'est aussi par cette révélation que le livre acquiert une force revigorante dans le contexte actuel. Il trouve sa place et sa voix ainsi au cœur des luttes pour

1. Voir la note de bas de page 43, p. 59.

2. Voir par exemple la tribune de Sandra Laugier, « Guerre au care », *Libération*, 2 avril 2020, [En ligne] < https://www.liberation.fr/debats/2020/04/02/guerre-au-care_1783982/ >.

la place des sciences sociales aujourd'hui, où les ministres et agent.es des politiques scientifiques se sont mis à dénoncer la «*gangrène* de l'islamo-gauchisme à l'université»... Joëlle Le Marec éclaire aussi cet épisode lamentable où la dimension critique et émancipatrice des sciences sociales a été attaquée à la racine, en tant que telle, en même temps qu'on a voulu encore marginaliser et exclure celles et ceux que les institutions publiques ont pu tant bien que mal protéger et accueillir jusqu'ici. Les institutions de la culture, exprimant la dimension politique et scientifique de l'amitié et de la confiance, qui caractérise le commerce des livres et des œuvres, constituent *une autre société*, et nous donnent des raisons et moyens de nous battre pour elle.

